

# L'ACTE SURRÉALISTE LE PLUS SIMPLE

par François NAUDIN

L'idée d'un Raymond Queneau « révolutionnaire » est difficile à imaginer. Non qu'il faille voir en lui un adversaire du progrès social (il se montre proche des humbles et sensible à leurs vicissitudes) ; non qu'il faille le compter au nombre des bien-pensants (il est très franchement du côté opposé) ; il n'est ni tiède ni timoré, mais il est discret et effacé. Un « révolutionnaire » se conçoit mal sans une dose de provocation, d'agressivité, de militantisme, de véhémence ; chez Queneau, rien de tout cela. Il l'a pourtant signée, Queneau, la proclamation d'août 1925<sup>1</sup> flétrissant la guerre coloniale de l'Espagne et de la France alliées pour pourchasser Abd El Krim dans les montagnes du Rif, et cette proclamation s'intitulait *La Révolution d'abord et toujours*. Alors ? Inconscience et fougue de la jeunesse ? Fanfaronnade ? Inadvertance ?

Rien de tout ça : licencié en philosophie, le Queneau de vingt-deux ans s'est conçu, s'est voulu partisan de la révolution, celle qui venait de balayer le pouvoir impérial en Russie afin d'implanter le socialisme sur l'ancien territoire des tsars : aucune autre révolution ne pouvait à l'époque rivaliser avec celle d'Octobre.

Révolutionnaire, c'est entendu, mais quelle espèce de révolution ? Est-ce celle que décrivent Marx et Engels en

esquissant à grands traits les phases du développement du prolétariat, [retraçant] l'histoire de la guerre civile, plus ou moins larvée, qui travaille la société actuelle jusqu'à l'heure où cette guerre éclate en révolution ouverte, et où le prolétariat fonde sa domination par le renversement violent de la bourgeoisie.<sup>2</sup>

? Queneau pourvoira, pendant son séjour sous les drapeaux, à l'indispensable réflexion autour de la notion de « révolution » et toutes les implications de pareil bouleversement en termes de coût social, humain et moral. Il ne peut souscrire à un mouvement qui exigerait un bain de sang pour changer la vie. Dans l'opinion du surréaliste enzouavé qu'est Raymond Queneau, il est cependant indispensable d'en finir avec les institutions, les privilèges, les égoïsmes qui ont entraîné la guerre, que le zouave conçoit comme scandale absolu. Il lui faudrait découvrir quelle action simple et non-violente suffirait à produire, dans la France d'après le conflit et toutes choses égales d'ailleurs, une révolution complète et essentielle. La révolution surréaliste est certainement la réponse, mais en

---

<sup>1</sup> On peut la lire sur le site [andrebretton.fr](http://andrebretton.fr)

<sup>2</sup> Karl Marx et Friedrich Engels. *Manifeste du parti communiste*. (1847) Innombrables éditions.

quoi, au juste, consiste-t-elle ?

Une étude récente et approfondie de la pièce *Les Mamelles de Tirésias*, de Guillaume Apollinaire, m'a amené à réfléchir sur le terme « surréaliste » dont le poète qualifie son drame. En matière culturelle, le réalisme s'entend comme un mouvement littéraire et artistique de la seconde moitié du XIXe siècle. Ses représentants estimèrent que l'artiste, peintre ou romancier, devait imiter le plus fidèlement possible la réalité, représenter le réel sans l'idéaliser. C'est à ce phénomène que pensait Guillaume Apollinaire quand, avec la complicité de Pierre Albert-Birot, il choisit de sous-titrer sa pièce « drame surréaliste ». Il s'en explique dans les termes suivants :

On tente ici d'infuser un esprit nouveau au théâtre  
Une joie une volupté une vertu  
Pour remplacer ce pessimisme vieux de plus d'un siècle  
Ce qui est bien ancien pour une chose si ennuyeuse  
[...]  
Non pas dans le seul but  
De photographier ce que l'on appelle une tranche de vie  
Mais pour faire surgir la vie même dans toute sa vérité  
Car la pièce doit être un univers complet<sup>3</sup>

Paroles qui confirment l'intention d'Apollinaire de dépeindre la réalité le plus fidèlement possible et sans l'idéaliser, selon les visées du réalisme, mais de le faire **superlativement**. Or, le surréalisme, tel qu'entendu par les trois combattants en permission (Aragon, Breton et Soupault) qui assistèrent au drame le 24 juin 1917, constitue bien une tentative d'ajouter (*sur-*) un supplément de [rêve, ferveur, enthousiasme, exaltation, couleur, poésie...] à la réalité quotidienne (*-réalisme*) : changer la vie, la tirer vers le haut. Entre 1925 et 1929, le nom de Queneau ne figure en tête d'aucune plaquette de vers ni au bas d'aucun tableau, mais il a signé maints textes (articles, récits de rêve, critiques) publiés par *La Révolution surréaliste* et s'est solidarisé avec les diverses proclamations politiques, sociales et culturelles dont le mouvement était prodigue : il fut un surréaliste actif et convaincu.

Puisqu'il est ici question des « langages » du surréalisme, un petit détour historique s'impose. Dès l'arrivée au pouvoir des bolchéviks (1918), la langue russe avait été largement réformée, plusieurs lettres rares faisant doublon avaient été remplacées par le signe le plus usuel ; le signe dur final des mots masculins au nominatif singulier était supprimé. A partir de 1919, l'Europe redécoupée par les traités de Versailles et d'à peu près toutes les communes de la banlieue sud-ouest de Paris est animée par des initiatives oubliées ces temps-ci. En 1919-1920, la résurrection des états baltes (Estonie, Lettonie et

---

<sup>3</sup> Guillaume Apollinaire. *Les Mamelles de Tirésias, Œuvres complètes*, t. 1.

Lituanie) comme de la Pologne et de la Finlande entraîne l'officialisation de leurs idiomes respectifs, jusqu'alors noyés dans l'empire russe ; il en va de même pour le tchèque, le slovaque et les langues slaves du sud (yougo-slaves) dégagées de l'empire austro-hongrois ou de l'empire ottoman. L'Etat libre d'Irlande, dès 1920, entend rediffuser l'irlandais dans toute l'île. A peine arrivé au pouvoir (1922), Staline lui-même, dans l'immensité de l'URSS, impose que toutes les langues locales, parlés sibériens, dialectes caucasiens et ainsi de suite soient recensés, transcrits en alphabet cyrillique et dotés de grammaires, lexiques, dictionnaires. Un peu plus tard, en 1928, Kemal Ata Turk exige que l'alphabet latin devienne le véhicule de l'anatolien (turc vulgaire), aux lieu et place de l'alphabet arabe.

Depuis 1925, avec le groupe surréaliste, puis en-dehors de lui à partir de 1929, Queneau cherchait l'idée, cherchait cette solution révolutionnaire susceptible de changer la vie. Cette recherche l'avait porté « aux confins des ténèbres » (son expression) à la poursuite chimérique de déviants ayant fait œuvre littéraire. Quête stérile en ce qui concerne la révolution ; quête dont les meilleurs résultats lui donneront matière à composer *Les Enfants du Limon*, en 1938. Lorsqu'en compagnie de Janine son épouse, Queneau arrive en Grèce à l'été 1932, l'est européen bruit de toutes les initiatives linguistiques mentionnées plus haut, mais le royaume hellène est pour sa part en proie à la diglossie. La katharevousa ou langue « pure » est, à l'époque, seule enseignée dans les écoles, et la démotique, langue du peuple (chacun a reconnu le radical « *demo-* » dans démotique), est la langue que parlait tout le monde. L'affaire ne sera résolue qu'en 1976 (!) par adoption de la démotique comme langue nationale officielle. Vous savez tous par exemple que le vin rouge était étiqueté « *οἶνος ἐρυθρός* » et se prononçait « *κόκκινο κρασί* » : a-t-on idée ?

En Grèce, Queneau commença par se perdre dans de prétendues traductions, depuis l'anglais (il avait emporté *An Experiment with Time*, de John W. Dunne<sup>4</sup>, aux fins de traduction), depuis le français du XVIIe siècle (il confessera qu'il fut tenté de traduire *Le Discours de la méthode*, de René Descartes, en « français contemporain »), mais de son propre aveu, se laissa « tomber dans le bain romanesque<sup>5</sup> ». Cette notion de « traduction » d'un français vieux de trois siècles à celui que les gens causent aujourd'hui, cette diglossie grecque dont il mesure la féroce et niaise fatuité (la culture, la science, sont réservées aux « zélites » comme l'on dit ces jours-ci) font dans sa tête leur petit bonhomme de chemin.

---

<sup>4</sup> John W. Dunne. *An Experiment with Time*.

<sup>5</sup> Raymond Queneau. *Odile* in *Œuvres complètes* vol. II et *Bâtons, Chiffres et Lettres*

Le remue-ménage linguistique autour de la France n'a pas ému le moins du monde les membres du groupe surréaliste, convaincus « comme tout le monde » de la suprématie française en tous domaines (Quelle que soit l'église ou la chapelle, la France en est la fille aînée, à jamais). L'existence de ramifications du surréalisme dans de nombreux pays, notamment des nations tout récemment constituées comme la Tchécoslovaquie, est prise par les Français comme manifestation d'allégeance au « génie » (d'autres disent « l'universalité ») de leur langue.

A la réflexion, et rétrospectivement, le mouvement surréaliste est très français, et même, très parisien. Ses membres se sont tous suffisamment appliqués à l'école, quel que soit le niveau final atteint, pour n'éprouver aucune difficulté à utiliser l'orthographe la plus correcte même quand leur écriture est strictement « automatique ». Les surréalistes s'expriment dans exactement la même langue que Loti, Barrès et France, français écrit étroitement assujéti aux prescriptions les plus académiques parce que, s'il en était autrement, les métaphores osées seraient peu compréhensibles et prêteraient le flanc à des accusations d'incohérence ou de maladresse ; je donnerai plus tard un exemple de ce genre d'interprétation. Le mouvement, dans son acception littéraire qui ne tarda pas à prendre le pas sur toutes les autres potentialités, s'inscrit dans l'élan suscité depuis trois quarts de siècle par Gautier, Bloy, Rimbaud, Lautréamont, Jarry, Jacob et Apollinaire de libération de la métaphore et de banalisation de l'absurde. Il n'est nullement envisagé de porter la révolution au sein de la langue même : paix à l'orthographe, paix au vocabulaire et longue vie à la syntaxe.

De son côté, Queneau ne peut faire semblant d'ignorer les phénomènes linguistiques autour de lui. Il en résulte qu'à ses yeux, l'utilisation du français tel qu'on l'écrit ne va pas de soi. Il a pu mesurer, entre l'automne 1914 et fin 1918, la différence entre l'Inn'gliche for zeu baccalauréat et ce que dégoisaient les Tommies du corps expéditionnaire en transit par Le Havre ; il a tenté de s'initier à divers idiomes morts ou vivants (égyptien hiéroglyphique, hittite, arabe...) ; il a été « bon » en latin et en grec antique au cours de ses humanités ; par la suite, il a lu *Le Langage*<sup>6</sup> de Joseph Vendryès et en a médité les leçons, mais encore, il a commencé de pratiquer Joyce dès 1922<sup>7</sup> en lisant *The Portrait Of the Artist As a Young Man*, puis la traduction d'*Ulysses* en français à parution en 1929. Enfin, il a lu Guénon et, par son intermédiaire, pris connaissance de la fort longue tradition scripturale chinoise et les réformes qui l'ont accompagnée.

Les premiers caractères apparaissent en -1530, trois mille ans avant l'édit de Villers-

---

<sup>6</sup> J. Vendryès. *Le Langage, introduction linguistique à l'histoire*. Paris, La Renaissance du livre, 1921

<sup>7</sup> V. Florence Géhéniau. *Queneau analphabète / Répertoire alphabétique de ses lectures de 1917 à 1976*. A Bruxelles, chez l'auteur, 1992. Queneau ne lira *Ulysses* en langue originale qu'en 1933.

Côtterets. En -212 (année de la prise de Syracuse par les troupes romaines) par exemple, Li Si, premier ministre de Qin Shihuang, accomplit une réforme radicale de l'écriture chinoise et en rendit les tracés obligatoires. La destruction des anciens écrits fut ordonnée, quitte à exécuter aussi leurs propriétaires en cas de récalcitrance. L'empereur étant adepte du taoïsme, il en profita pour persécuter les confucéens. Le *sancang*, catalogue de caractères de Li Si, en comportait trois mille trois cents dont la forme s'imposait dans l'ensemble de l'empire. Par la suite, assez régulièrement, survinrent des améliorations de l'écriture dont la plus récente a été ordonnée par Mao Zedong : prenant explicitement exemple sur Qin Shihuang, le Grand Timonier a lui aussi un peu massacré les lettrés qui étaient soupçonnés de tenter de s'opposer à ses réformes. En Chine, les réformes de l'écriture et incendies de bibliothèques sont chaque fois des actes fondateurs au sens politique du terme.

Puisqu'il vient d'être question de brûler des livres, qu'il soit rappelé ici que non seulement Adolf Hitler se rendit ignominieusement coupable de ce genre d'exaction, mais juste *avant* lui, les autorités « morales (!) » étatsunienues et britanniques jugèrent utile de vouer *Ulysses* aux flammes. Ceci pour souligner, auprès de qui n'en serait point convaincu, que l'écriture, le livre, la littérature, la poésie sont de nature insoumise, insurrectionnelle, voire – et nous y voilà – révolutionnaire.

Constatant que les plus véhémentes hardiesses des surréalistes en matière justement de poésie n'ont, sur la vie qu'il s'agit de changer, qu'une influence à peine fluette, pour ne pas dire négligeable, Queneau envisage, dès 1937 (c'est ainsi qu'il présente la chose) une réforme du français écrit tellement étendue qu'elle équivaut à une refondation. Quand, plusieurs années plus tard, son schéma parvient au public (le petit public des critiques parisiens...), il en déchaîne les vitupérations. Le corps du délit tient dans les simples mots que je vous livre sur l'écran Haro sur le Queneau !

La première cause d'indignation contre la proposition de Queneau provient de la confiance que son auteur semble professer dans le discernement des locuteurs et lecteurs du français. Ces derniers, dans la vie, risquent d'opérer un impayable – ou tragique – amalgame entre un vase d'usage épulaire ou le matériau dont ce récipient est fait, un invertébré platode ou nématode, une préposition de direction, un élément constitutif de la poésie, une nuance du spectre visible et une fourrure d'appellation héraldique. Par bonheur, l'Acadéfraise y a mis bon ordre : chaque fois qu'un Français prononce le son [vèr], il l'épelle mentalement pour être bien sûr de dire ce qu'il prétend dire. Queneau suppose, et l'on mesure à cette aune le degré de présomption de la supposition, que le lecteur d'un texte quelconque serait en mesure, sans l'assistance de l'orthographe

académique, de comprendre par exemple que [vèr], dans « *Le Rayon vert* », ne désigne ni un -rà-pied, ni un -de-terre, ni un -de-huit-pieds, ni un fond de blason, ni une direction, mais un paradis, un galant, un -de-gris, un feu, un pré bref, une portion du spectre électromagnétique de longueur d'onde comprise entre cinq cents et cinq cent cinquante nanomètres. Vous me direz que « *Le Rayon* », qui fait office de contexte, appelle le spectre, qui est rayonnement. Bon. Mais « *Pantoufle de verre* », hé ? Il y a même de pédants exégètes pour argüer qu'il ne s'agirait pas d'oxyde de silicium mais de support de mobilier héraldique : les pieds dans les écus... Vous murmurez : « métaphore surréaliste » ? Oui, en rafales : nous y sommes.

Dans la proposition de Queneau de substituer un néofräsè au français traditionnellement orthographié, le deuxième élément d'extravagance, pardon, de scandale, consiste à demander aux Français de renoncer au mandarinet. Or, cette institution, bien qu'elle soit occulte, est très solidement implantée, surtout parmi les « de souche »

mettant l'orthographe à tous les mots,  
une orthographe très bien<sup>8</sup>

qui se font gloire de leur maîtrise de la langue écrite par rapport aux défaillances des « autres » : les parvenus, les cancre, les laissés-pour-compte, les ouvriers, les péquenauds, les sous-développés, les migrants : tous des sots en trois lettres pour ignorer la nuance entre cuisseau et cuissot. L'orthographe permet de départager immédiatement le pauvre, le miteux, le zonard du junomme-très-bien. Le diplôme n'y changera rien : la non-conformité aux conventions de l'Acadéfraise suffit. Cela devient moins vrai ces temps-ci, mais jusqu'en 1970-1980, c'était encore la règle. Or, le finaud distingueur entre bonne et piètre orthographe est celui-là même qu'André Breton condamne parce qu'il

n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir [...] avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur<sup>9</sup> [...]

Un exemple tiré de Queneau rendra la chose plus explicite. Soit un concierge nommé Saturnin Belhôtel. Cet homme, pour des raisons aussi honorables que celles de tout chacun, se souhaite à la fois écrivain et philosophe. Il écrit la première phrase de son œuvre :

L'ouazo sang vola<sup>10</sup>.

Il n'est pas besoin de poursuivre : l'image surréaliste (car c'en est une, et une belle !) est dissimulée, dézinguée, bousillée par l'orthographe impérialiste qui n'admet pas le larcin du fluide vital par le volateur mais exige que ce dernier prenne son essor, parce que c'est

---

<sup>8</sup> Raymond Queneau. « Haute société ». *Le Chien à la mandoline*, in *Œuvres complètes*, vol. 1, page 197

<sup>9</sup> André Breton. *Second Manifeste du surréalisme*, in *Œuvres complètes* vol. 1, page 783.

<sup>10</sup> Raymond Queneau. *Le Chiendent* in *Œuvres complètes*, vol. 2.

comme ça et pas autrement. Si, mettons, Desnos ou Péret avaient écrit la phrase, nul ne se serait aventuré à mettre en doute que le sang avait été dérobé. Mais, puisque le romancier met en scène un concierge et que dans ce mot, il y a cierge, alors il ne peut s'agir que d'une calamiteuse ignorance de l'orthographe. Surréaliste, l'on a beau avoir lu Ducasse et approuvé la proposition selon laquelle

La poésie doit être faite par tous. Non par un<sup>11</sup>,

la sentence reste un vœu pieux, une de ces bonnes intentions dont est pavé l'enfer.

Queneau ne l'entend pas de cette oreille.

Toutefois, ni une rationalisation de l'orthographe pour la rendre plus conforme à ce qui se parle, ni une remise à niveau de l'écrit pour en finir avec l'élitisme des nantis ne constitue l'essentiel de la quête de Queneau en matière de langue écrite. Ces deux propositions ont pourtant une solide composante sociale qui ne saurait déplaire à ceux des surréalistes qui embrassèrent avec ferveur le stalinisme, non plus qu'à ceux qui bientôt gagneront les rivages de la profession littéraire dans ce qu'elle a de plus conformiste.

Queneau propose, avec sa refondation de la langue écrite, un changement de la vie qui commencerait par améliorer considérablement celle des enfants, des écoliers. Tout désireux qu'ils furent de changer la vie, les surréalistes n'ont rien tenté pour modifier le sort des moutards et moutardes. Queneau, en revanche, s'en préoccupe : il a décrit son enfance dans *Chêne et Chien* ; il a narré les errements de l'adolescence de Théo Nautille dans *Le Chiendent* et surtout, il a fait surgir à l'avant-scène l'enfant Zazie. Jeune chêne ou chien écolier du Havre, lycéen solitaire puissamment écrasé d'ennui par son environnement du lotissement de Magnific Vista, cambrouarde à la découverte de Paris ont subi tous trois les malédictions de la condition scolaire. Enfants, nous aussi y sommes tous passés : nous avons déployé d'énormes efforts pour apprendre l'orthographe ; nos instructeurs n'ont épargné ni insultes, ni humiliations, ni châtiments pour nous l'inculquer. Et puis, même les parents les mieux intentionnés infligent à leur tour à leur progéniture les avaries de l'orthographe. Reprenons l'exemple des six avatars de [vèr] : verre ver vers vert vers vair. Inexorablement l'esprit pervers des instituteurs, dont le principal souci consiste à « faire chier les mômes » ainsi que si justement le dénonce Zazie<sup>12</sup>, les a poussés à donner des leçons de brouillamini au prétexte d'« homonymes », mixés, pour que le chaos soit plus ample, avec les « synonymes ». Ceux qui ont su se dépatouiller (avec l'aide des parents, le plus souvent) peuvent ambitionner un avenir de ministre ; les autres feront d'excellents manœuvres. Les surréalistes, et même les staliniens parmi eux,

---

<sup>11</sup> Isidore Ducasse. *Poésies* .....

<sup>12</sup> Raymond Queneau. *Zazie dans le métro* in *Œuvres complètes*, vol 3.

n'ont pas relevé cet aspect de discriminant social de la langue écrite, et ont encore moins compris le parti qu'ils pourraient tirer d'une transgression flagrante de la diglossie nationale.

La troisième caractéristique du néofräsè est celle qui a le plus intéressé Queneau et le plus enragé ses détracteurs : le néofräsè est « marrant ». En toute rigueur, cet aspect du langage proposé par Queneau est le moins surréaliste : sans être des bonnets-de-nuit comme tant de leurs frères de plume, les surréalistes n'ont pas particulièrement brillé par la drôlerie de leurs écrits. Faut-il rappeler que Jacques Prévert, grand utilisateur de cocasserie, de narquoiserie, de burlesque, d'inénarrable bref de comique en général a été chassé du mouvement en 1929 ? Il n'est pas impossible de sourire, voire parfois de rire franchement à la lecture d'André Breton, mais ces épisodes sont rares et l'ambition de leur auteur n'est certes pas de généraliser pareilles dispositions. Dali est extravagant, oui, mais porte au sérieux même dans ses délires les plus poussés. J'avoue ne pas assez connaître les autres membres du groupe pour y distinguer les rieurs. Queneau, pour sa part, a pris d'entrée de jeu le parti d'en rire et s'y tient sans discontinuer.

Pourquoi n'y a-t-il pas de comique surréaliste ? Pourquoi les multiples langages du surréalisme ne comportent-ils pas un rameau rigolo ? Il est vrai que la poésie française n'a guère, traditionnellement, de composante comique, sinon des textes parodiques ou grivois. Héritiers, quoi qu'ils en disent, bien plus des symbolistes et des romantiques que de Lautréamont ou Jarry, les surréalistes sont demeurés dans le solennel. Autant Lautréamont et Jarry savent manifester de verve, autant ceux qui se revendiquent d'eux en sont parcimonieux jusqu'à l'abstinence.

Pour avoir essayé la mise en œuvre d'une orthographe profondément réformée, transcrivant les tics verbaux et impropriétés du langage oral ordinaire des crocheteurs contemporains du Port-aux-Foins, Queneau a découvert la *vis comica* de la chose et s'en est prévalu. Il en a même fait un de ses outils favoris dans sa panoplie stylistique.

Incidentement, on écrit *vis comica* et on prononce, en hexagonal, *umwr*.

Il messierait de confondre le néofräsè de Queneau avec d'une part, les jargon de Dubuffet ou paralloïdre d'André Martel comme d'autre part avec ce que je viens de désigner comme « hexagonal ». Ce dernier, dérivé savantasse et snobinard du français, consiste en l'enchaînement ininterrompu de locutions préfabriquées semées d'expressions à prétention anglo-saxonne. Le vocabulaire, assimilable à un lexique professionnel, y est très limité. L'hexagonal est d'usage courant à la radio ; les politiques de tous bords le pratiquent avec une rare dextérité. Ses diverticules météorologique et sportif usent du même fonds commun, avec quelques tournures spécifiques. Cette langue est le sommet



apical de ce que détestaient les surréalistes : une concaténation « nonne-stop » de métaphores fourbues devenues clichés du genre « après avoir revu sa copie, X..., jusqu'à maintenant candidat l'eau-coste, a tiré son épingle du jeu pour entrer dans la cour des grands : résultat des courses, y a pas photo, il est qualifié pour participer à la primaire ». Publiés au milieu du siècle dernier, les textes en jargon de Jean Dubuffet<sup>13</sup> constituent assurément une tentative d'aspect très quénien. Ces outrances sont un peu en avance sur les audaces les plus flagrantes de Queneau. Céline, à qui Dubuffet a présenté son jargon pour adoubement, aurait dit-on jugé « ya du labeur » – ce que leur auteur n'a pas pris pour un compliment et n'en était certainement pas un. Céline est mentionné par Queneau dans ses investigations autour de la transcription de ce qui se cause, ne serait-ce que pour souligner que l'apparence du naturel, de l'authentique, nécessitait énormément de « labeur » qu'il convenait ensuite de dissimuler. Le naturel reconstitué se doit de sembler naturel pour être naturel.

Le régent André Martel a de son côté inventé une langue poétique à son propre usage, qu'il appelle le paralloïdre. Il ne s'agit ni d'une tentative de parler prolo (comme l'on peut craindre qu'en a usé Dubuffet) ni d'une proposition de réforme, mais d'une adaptation du français à un chatoisement, à une labilité, à une onctuosité qui font défaut à la langue ordinaire. Martel use de janotismes, de télescopages, de concrétions. L'objectif n'est nullement d'imiter un quelconque langage parlé, mais une expressivité immédiate de l'écrit. Le paralloïdre exige, pour une meilleure compréhension, que l'on déclame le texte, ce dernier fait alors flamboyer sa mélodie, son euphonie, en titillant simultanément plusieurs acceptions possibles de ses mots inventés (d'où l'expression de chatoisement utilisée plus haut). Ni dans son intention, ni dans son usage (nul n'a fait usage du paralloïdre depuis que son papapafol est décédé), la langue poétique du Martelandre ne se compare au néofräsè de Queneau.

Je n'ignore pas les multiples propositions de super-langues à visées poétiques<sup>14</sup> (celle du « Grand Combat », d'Henri Michaux<sup>15</sup>, notamment qui ont été formulées ça et là, mais elles me sont moins familières que le jargon dubuffetien ou le paralloïdre : je doute, de toutes façons, qu'elles se comparent au néofräsè.

Queneau a posé les lignes directrices de ce dernier en 1937, dans un texte demeuré inédit

---

<sup>13</sup> Jean Dubuffet. *Ler dla canpane*, par Dubufe J., *Anvouaiaje*, par in ninbesil avec de zimaje, *Labonfam abeber*, par inbo nom, l'ensemble recueilli enfin dans *Pukifekler mouinkon nivoua*, par Dubuffe Jan, fascicules élaborés entre 1948 et 1950.

<sup>14</sup> Voir à cet effet Stéphane Mahieu, *Le Phalanstère des langages excentriques*, collection Biloba, Ginkgo éditeur, 2005

<sup>15</sup> Henri Michaux, « Le Grand Combat », in *Qui je fus* recueilli dans *L'espace du dedans*. Paris, Gallimard, 1998.

jusqu'aux années 1950<sup>16</sup> : la coïncidence entre les dates du jargon de Dubuffet et cette publication mérite d'être soulignée. De même, les conversations entre Queneau et Georges Ribemont-Dessaignes sur les déficiences du français écrit ont eu lieu en 1950, tandis qu'un exposé plus ample et théorique sur le néofräsè a été présenté par Queneau à la Sorbonne en 1955. Tout cela, même la conception initiale en 1937 d'une refondation du français sur la base du parler quotidien, est largement postérieur à la rupture entre Queneau et le surréalisme.

Et pourtant...

Si l'objectif consiste à « changer la vie » – l'expression se trouve, dans ces termes même, chez Breton, chez Péret (référence et révérence faites à Rimbaud) – s'il y a lieu de

retrouver le secret d'un langage dont les éléments cess[...]ent de se comporter en épaves à la surface d'une mer morte, comme l'écrit Breton dans *Du surréalisme en ses œuvres vives*<sup>17</sup>, alors l'idée de Queneau prend des allures de démarche fondamentale, de tout premier pas dans cette direction. Car enfin, écrire a o u circonflexe t et prononcer « w » relève assurément de l'épave à la surface d'une mer morte, ou les mots n'ont pas de sens.

Les opuscules en jargon existent ; les livrets en paralloïdre existent aussi, mais il y a gros à parier que l'ensemble de textes le plus long écrit en néofräsè vient de défiler devant vos yeux pour illustrer mes propos. Illustrer, bien illustrer, comme le sont les manuels à l'usage des enfants des écoles puisqu'il est démontré qu'un bon dessin vaut mieux qu'un long discours. Vous n'avez pas de chance : vous avez aussi le long discours. La démonstration qu'offrent ces illustrations n'est pas aussi gratuite qu'il y paraît : ceux d'entre vous qui ont fait l'effort de tenter de lire se sont retrouvés dans la situation de qui apprend à déchiffrer, étape initiale avant la lecture de la langue maternelle ou d'une langue étrangère. Or, une fois déchiffré, certes, c'est du français. Simultanément, vous avez éprouvé l'aspect de codage que revêt l'écrit, puisque son référent, la langue parlée, est extérieur. La transcription que je présente n'est pas foncièrement différente de celle à laquelle vous êtes accoutumés, c'est seulement un autre code, un code simplifié. En l'intériorisant, vous avez oublié que l'orthographe est elle aussi un code. Certains ont même pu relever que le mode de codage que j'ai adopté diffère légèrement de la manière dont Queneau s'y prend. Ces différences, simples détails, ont pour origine la nécessaire adaptation du néofräsè à un clavier ordinaire d'ordinateur, en version azerty. Je reconnais en outre m'être directement rendu à la seconde étape envisagée par Queneau, celle qui est la plus exhaustive et radicale.

---

<sup>16</sup> Raymond Queneau. *Bâtons, Chiffres et Lettres*. Paris, Gallimard NRF, 1950 ; réédition coll. Folio, n°247, 1965. Pages 13 à 26.

<sup>17</sup> André Breton.

Il n'en reste pas moins qu'à l'évidence, Queneau s'est soustrait à un bel avenir de fou littéraire en ne publiant en néofräsè ni un roman, ni un conte, ni même une ou deux pages de démonstration (ce qu'il a fait avec sa « Traduction en joycien »). Le quenophile doit se consoler avec le seul « Doukipudonktan ? ». C'est sur cette pentasyllabe monophasée que mes efforts vont se concentrer, en conclusion de mon topo. Je laisse de côté les nombreux autres télescopages de même ordre, parce que « Doukipudonktan ? » est emblématique de la façon dont Queneau a détourné à la fois son idée refondatrice et ses aspirations révolutionnaires en faveur de sa virtuosité d'écrivain. C'est par cet incipit qu'est advenu le scandale ; c'est par lui qu'aurait pu s'amorcer la révolution.

Il me souvient avoir déjà décrit la scène suivante, mais j'éprouve à l'évoquer un tel plaisir que je vais la présenter de nouveau, avec tous les détails.

Un meussieu très bien, un de ceux qui mettent l'orthographe à tous les mots, une orthographe très bien, François Mauriac par exemple, trouve sur son bureau un volume de la Collection Blanche de la NRF/Gallimard. La couverture annonce : Raymond Queneau (notre homme fronce le nez : il n'ose pas penser : « Tous les égouts sont dans la nature », parce que, bien-pensant, il ne pense qu'en français conformiste)/ *Zazie dans le métro*/ roman. Heureusement que lui, il n'est pas édité par Gaston Gallimard ! Enfin (sourir), il ouvre, arrive au début et

## Doukipudonktan ?

lui éclate en plein dans la... physionomie ; il chancelle comme qui aurait eu le ventre à hauteur du canon. Tout, tout, absolument tout en lui se révolte : ses préjugés de classe, ses valeurs de la droite et du centre, son complexe de supériorité de Bordeaux cru bourgeois (tout le monde ne peut être premier cru classé), son christianisme professionnel, ses humanités accomplies, sa dictée de Mérimée sans faute, son éternelle mention « bien », ses voyages en première classe, sa ferveur gaulliste, son vingt-deuxième fauteuil à l'Acadéfraise (le fauteuil des flics), jusqu'à son homosessualité refoulée, tout vous dis-je, tout en lui ne fait qu'un tour. Et on ose appeler ça « roman », comme les précieuses études des turpitudes provinciales, textes exquis comme cadavres que pond notre homme ! Il ne peut articuler ni même concevoir « gnia d'quoi se la prendre et se la mordre », car de toutes façons, les moyens lui font défaut.

Je récapitule et explique. Queneau en use, avec sa pentasyllabe monophasée initiale, ainsi qu'en usèrent le concours de potaches et Jarry leur condisciple quand ils firent préférer par le Père Ubu, à l'acte premier, scène première itou, premier mot, LE mot. Dès lors dans *Zazie dans le métro* comme dans *Ubu roi*, les audaces subséquentes, éparses

dans le texte, agissent comme des rappels de l'énormité inaugurale, comme des rimes pour ainsi dire, bien que nulle part dans le roman, la formule primitive ne soit répétée (à l'opposé de la clausule zazique, dont le rôle est de refrain, contrepartie humaine des versets réitérés du perroquet Laverdure). Le dérangement (dans le cas des académiciens, l'indisposition) causée par l'interrogation de tonton Gabriel exige que le lecteur s'attache au pied de la lettre, qu'il *déchiffre* au lieu de parcourir de façon cursive, si d'aventure Queneau avait caché d'autres monstres de ce genre dans son texte. L'on conçoit bien, dans ces conditions, pourquoi Queneau n'a pas TOUT écrit en néofräsè : il a remarqué à juste titre que

Unfoua kon sra zabitué, saira tousel,

et il s'ensuit que l'important est que le lecteur *ne devienne pas* habitué.

Dans ces conditions, l'utilisation des irruptions du néofräsè dans certains romans (et dans quelques poésies) de Queneau relève non du manifeste pour une refondation de la langue française écrite, mais bien plutôt (et c'est là que ressurgit le surréalisme) d'une sorte de métaphore, une métaphore au-delà de la métaphore traditionnelle. L'idée de Queneau selon laquelle il n'existe pas de différence fondamentale entre poésie et roman trouve ici une démonstration de plus. Bien entendu, la stricte orthodoxie surréaliste est complètement opposée à ce genre de notions, mais tout de même, si la métaphore doit effectivement être tendue à l'extrême, Queneau obtient une tension impressionnante.

Semblable au paratonnerre qui draine à soi les fulgurances de la foudre, le

« Doukipudonktan ? » a donc réussi à concentrer toute la fureur exaspérée de tous ceux que Breton voyait « ventre à hauteur du canon » de l'arme dont on commet les actes surréalistes les plus simples. Il n'en manque pas un seul. La plus offusquée ne manqua pas d'être la bande des quarante, tous farouchement décidés à préférer, pour le français, l'embaumement plutôt que l'affranchissement. Les intentions stylistiques de Queneau seront expliquées bien plus tard, par Jean-Charles Chabanne, lors du colloque *Raymond Queneau et les langages* en 1982. Malheureusement nul n'a été hardi au point d'oser à son tour, dans un style différent, user du néofräsè.

Vous me permettrez de retracer, très sommairement, le cadre historico-politique dans lequel Queneau s'est envisagé révolutionnaire. Benito Mussolini et Joseph Staline (1922), Antonio Salazar (1932), Adolf Hitler (1933), Francisco Franco (1939, mais il a fait parler de soi plus tôt) et je sais que j'en omets quelques autres, envahissent la scène politique de leurs pays respectifs et de l'Europe en général. Les gouvernements démocratiques se montrent impuissants à épargner à leurs peuples les retombées de la rupture entre Breton et Queneau, qui déclencha la « crise de Vingt-Neuf » à Wall Street et aux Etats-Unis

d'abord, puis un peu partout. C'est alors que Raymond Queneau conçoit une proposition révolutionnaire, qui ne consisterait à rien moins que refonder le français écrit, ce qui ne saurait manquer de se répercuter dans la nation entière et partout où s'étend son rayonnement. Pareille révolution serait complètement pacifique et complètement bouleversante, et nul ne peut prétendre savoir où elle s'arrêterait.

Toute ressemblance entre ce que je viens de décrire et les circonstances ou impuissances constatées en cette deuxième décennie du XXI<sup>e</sup> siècle serait purement fortuite.

Quant au programme politique portant refondation du français...

Chiche !